

---

Calvet, Jean

Studies

---

1947

## Panegyrique de Saint Vincent de Paul

Follow this and additional works at: [https://via.library.depaul.edu/vdpstd\\_cal](https://via.library.depaul.edu/vdpstd_cal)

---

### Recommended Citation

Panegyrique de Saint Vincent de Paul.  
[https://via.library.depaul.edu/vdpstd\\_cal/1](https://via.library.depaul.edu/vdpstd_cal/1)

This Article is brought to you for free and open access by the Studies at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Calvet, Jean by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [digitalservices@depaul.edu](mailto:digitalservices@depaul.edu).

## PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL

donné à Paris, 95, rue de Sèvres, le 20 avril 1947

par **Monseigneur Jean CALVET**  
Protonotaire apostolique  
Recteur émérite de l'Institut Catholique de Paris

Mes bien chers Frères,

Pas plus aux membres de la Congrégation de la Mission qu'aux fidèles habitués de cette chapelle, je n'a rien à apprendre sur saint Vincent de Paul, le fondateur et le patron très connu et très aimé. Aussi, au lieu de tenter un panégyrique dans lequel à tout instant, vous pourriez me prévenir, je me propose de *méditer* avec vous sur un caractère particulier de sa sainteté qui est son actualité. Assurément la sainteté est de tous les temps et n'a pas d'âge ; mais les saints sont plus ou moins marqués par l'époque dans laquelle ils sont engagés. Or, saint Vincent, dans une action pourtant très adaptée aux circonstances, est resté tellement lui-même, qu'il paraît d'avance accordé à notre temps, à ses inquiétudes, à ses exigences, et cela en particulier dans le domaine social et dans le domaine spirituel.

*Dans le domaine social*, tout a été dit sur les prodiges qu'il a accomplis à un moment où la guerre avec l'étranger et la guerre civile dévastaient le pays et empêchaient toute culture, à un moment où le désordre s'étalait dans les villes, ajoutant sa nuisance à celle de la famine et des épidémies il y a là plus qu'une oeuvre magnifique, il y a, au sens plein du mot, un miracle, parce que toutes les misères ont été en partie soulagées, et que la France a été sauvée de la famine et de la révolution dont elle était gravement menacée.

Cette action prodigieuse a un caractère particulier qui nous sollicite et qui devrait arrêter l'attention de tous les hommes de notre temps : elle est fraternelle et organisée.

Elle est fraternelle. La charité qui soulage la misère des corps, est incomplète si elle ne rapproche pas les cœurs. On ne rapproche les cœurs que par la tendresse fraternelle. L'aumône seule, parfois, irrite plus qu'elle ne réconcilie. Le riche qui donne aux pauvres une part de son superflu, les aide à supporter la pauvreté, et c'est assurément un beau geste, mais il ne fait pas avancer d'un pas la solution des problèmes sociaux les plus douloureux. Il y a des chrétiens sincères et fervents qui aident les pauvres par devoir, par ascétisme, pour obéir à un commandement difficile, et qui verraient ainsi dans la misère des autres une sorte d'attention de la Providence, qui a mis à leur disposition-ce moyen de choix de faire leur salut.

Cette manière d'entendre et d'exercer la charité chrétienne, même si elle reste inconsciente et cachée, est très [2] exactement perçue par ceux qui souffrent.. Ils en sont blessés. Ils acceptent le secours et ils répondent par la haine, à la stupéfaction éternelle des bienfaiteurs, qui ne comprennent pas cette réaction et n'y voient que noire ingratitude. La charité, dans ce cas, n'est pas un instrument de paix sociale.

Regardez saint Vincent : sans doute, il s'est tourné vers les pauvres pour obéir au précepte de Jésus-Christ, mais d'abord parce qu'il les aime pour son compte personnel, avant que l'amour soit commandé. Il aime spontanément le visage humain, surtout quand il est travaillé par la douleur. Il est arrivé naturellement, par la pente de son cœur de chair, à une chose difficile et rare : il est arrivé à se persuader que le malheureux vêtu de loques, abaissé par l'indigence, disgracié, dégradé, est réellement son frère, et reste son frère, né autrefois du même père et de la même mère que lui, de sa famille, de son sang. C'est pour cela, pour cette raison qui tient aux entrailles, qu'il aime les malheureux et qu'il trouve, pour parler d'eux et pour leur parler, le langage juste, digne d'eux et de lui, pas condescendant, pas apitoyé, mais réellement humain, le langage qui établit, immédiatement le contact et le lien, parce qu'il est le langage de la fraternité.

Ce comportement fraternel n'est pas une affectation d'égalitarisme ; Vincent de Paul n'est pas un révolutionnaire qui voudrait supprimer les classes sociales. Disciple des faits, il accepte les classes comme un fait. ; et l'inégalité extrême qui en résulte nécessairement, il la résout dans l'égalité des cœurs. Dans la misère et dans la charité, lorsque les cœurs sont fraternels, toutes les classes se fondent en une seule qui est une fraternité. Ce sont les aumônes du petit peuple de Paris qui permettent à saint Vincent de secourir la noblesse de Lorraine tombée dans l'avilissement du malheur ; et, lorsque les affaires de la province sont rétablies, ce sont. les aumônes de la noblesse de Lorraine qui donnent du pain au peuple de Paris. L'égalité ne se décrète pas, elle se réalise dans la fraternité.

*Fraternité et Organisation*, ai-je dit. Dans la nécessité le cœur improvise, mais il n'improvise que du provisoire. Si on s'en tient là, on n'a rien sauvé. La charité catholique a commis, dans le passé, bien des fautes qui tiennent presque toutes à ces improvisations dans le provisoire. Saint Vincent, lui aussi, est capable, au besoin, de quelques coups d'audace. Mais ce n'est pas sa manière. Sa manière est toute d'organisation méticuleuse et lente. Voyez ses règlements de la charité : tout y est prévu jusque dans les derniers détails ; et le dernier détail ne boucle pas un cercle, il reste ouvert pour recevoir les ajustements que les circonstances imposeront. Le saint ne croit pas que l'assistance [3] par l'aumône puisse être autre chose qu'un accident passager. Ce qu'il faut avant tout, en face du désordre de la misère, c'est rétablir les conditions normales du travail, et organiser le travail sur des bases stables. Rien n'est instructif à ce sujet, et méfie émouvant, comme le soulagement qu'il a apporté à la Province de Picardie, cruellement ravagée par la guerre, récoltes incendiées, cheptel enlevé, instruments de travail brisés. Les missionnaires et les frères, envoyés sur les lieux, se rendent compte des besoins des populations, village par village ; au lieu de leur envoyer de l'argent qui aurait fait monter le prix des denrées, on leur envoie des vivres, des vêtements, du bois pour construire des abris, des charrues pour labourer les champs, du grain pour les ensemercer ; et saint Vincent, qui se souvient de son enfance paysanne, recommande de bien veiller afin qu'on ne consomme pas le blé, et qu'on le confie à la terre pour les moissons futures. Nos temps troublés trouveraient d'utiles leçons dans la correspondance qui traite ces sujets. Quand je vous disais que saint Vincent est actuel dans sa manière de résoudre les problèmes sociaux de son temps par la fraternité et par l'organisation.

Mais cette solution d'amour et d'ordre requiert chez ceux qui l'apportent et prétendent. la faire accepter du peuple, une condition préalable d'où le succès dépend entièrement. Ni le génie de l'organisation, ni même la bonté fraternelle n'arrivent à s'imposer aux hommes d'une manière continue et décisive, parce que la fraternité et l'ordre impliquent une discipline et des sacrifices, et que les malheureux pensent qu'ils souffrent assez pour avoir le droit de ne pas subir des contraintes supplémentaires. Seul, celui qui est vraiment pauvre peut leur demander d'accepter la pauvreté ; celui qui s'oublie pour les autres peut leur demander de s'oublier parfois afin que le bienfait soit social, arrive aux plus déshérités et les louche chacun à leur tour. Cela revient à dire que l'apostolat social requiert la sainteté chez les apôtres sociaux. Oui, la sainteté.

Je vous ai dit que l'œuvre sociale de Vincent de Paul est un miracle perpétuel. Ce miracle ne peut s'expliquer que par sa sainteté. Il était arrivé à tuer en lui l'égoïsme, à se détacher peu à peu de toute affection aux biens de ce monde, à se dépouiller de son sens propre, de sa volonté propre. Il n'avait plus dans l'esprit et sur les bras aucun embarras, aucune gêne. Il était à la lettre le voyageur sans bagages que Jésus-Christ, donne pour idéal à ses apôtres quand il les envoie. Ainsi dépouillé, ainsi libre, n'ayant dans les mains que ce qu'il donne, il peut se présenter aux malheureux, et leur dire qu'il les aime. Ils le croient. Il n'a même pas besoin de le leur dire, ils le verront bien de leurs yeux de chair et des yeux du cœur. Il pourra leur imposer une [4] règle, les ramener à l'ordre et au travail ; ils accepteront tout ; on ne discute pas avec les saints, on ne discute pas avec la sainteté.

Quelle leçon pour nous, et, comme chacun peut. Trouver ici matière à réfléchir. Jamais peut-être les apôtres sociaux n'ont été aussi nombreux, jamais on ne s'est autant préoccupé des problèmes qui touchent à la douleur et au travail. L'idéal de tout prêtre et de tout laïque fervent n'est-il pas de hâter l'heure de la justice et de la paix sociale ? On en parle dans toutes les chaires, on écrit sur ces sujets des exhortations et des livres très éloquents. Certes toute cette activité est louable et a donné au moins ce résultat qu'on ne peut plus ignorer, ou oublier, le devoir social. Cependant la masse reste peu perméable et peu disposée à accepter la discipline, de la loi chrétienne qui assurerait, nous le lui promettons, l'ordre dans la société, l'équilibre juste et le commencement du bonheur. C'est un fait : la masse ne nous croit, pas. Pourquoi donc ? Pensons-y. Uniquement parce que nous ne sommes pas des saints : nous prêchons ta pauvreté, et nous cherchons le profit ; nous prêchons l'humilité, et nous cherchons les honneurs ; nous prêchons la bonté, et nous sommes vindicatifs ; nous prêchons l'austérité, et nous cherchons nos aises ; nous prêchons la générosité, et nous sommes égoïstes. Ce sont nos défauts qui perdent notre action. La foule voit ces défauts, elle les voit encore plus graves qu'ils ne sont, et elle ne croit pas notre parole. La solution chrétienne du problème social dans la fraternité et dans l'ordre reste efficace en elle-même : si elle n'est pas appliquée au réel c'est notre faute. Réfléchissons.

Saint Vincent lui-même s'accusait d'être cause que le bien ne se faisait pas, que la grâce de Dieu ne passait pas jusqu'aux âmes. Et nous, que dirons-nous donc ? Et combien grande doit être noire confusion. Jeunes séminaristes, novices, scolastiques, qui vous préparez à être des apôtres, je suis bien sûr que vous rêvez de transformer la cité, de réconcilier les classes et d'établir le règne de la justice fraternelle : vous le pouvez si vous êtes des saints ! Pensez-y et comprenez qu'au fond il n'y a qu'un problème, celui de la sainteté. Il est difficile à résoudre ; il faut y travailler tous les jours par un effort parfois sanglant ; mais si on arrive à le résoudre, tous les autres deviennent miraculeusement simples.

Notre temps est à la recherche d'une spiritualité ; et c'est un fait consolant à constater qu'il en éprouve le besoin. Plus la civilisation accentue son matérialisme, plus les chrétiens fervents sentent la nécessité d'échapper à l'esclavage de la matière, en vivant par l'esprit. On s'est aperçu alors que ce qu'on cherchait avec tant d'ardeur on l'avait déjà sous la main, une doctrine spirituelle qui fait partie [5] de notre culture chrétienne. Elle vient de cette tradition religieuse, née de l'Évangile et du Catéchisme, qui a été renouvelée au XVII<sup>e</sup> siècle par les grands ouvriers de la Réforme catholique, Bérulle, Olier, Vincent de Paul, en conformité avec les décisions du Concile de Trente. Voilà de quoi a vécu, pendant trois siècles, la communauté chrétienne en France.

Mais voilà que les chrétiens d'aujourd'hui, étudiant plus à fond cette tradition, sont tentés de l'abandonner, la jugeant insuffisamment adaptée aux nécessités de l'heure.

Vous savez ce que commande cette spiritualité : la prière, l'oraison, l'humilité, le renoncement, la pénitence, la vigilance sur soi-même, la correction continue de ses défauts, le pardon des injures, la douceur charitable envers tous nos frères. On considère qu'un pareil programme replie l'homme sur soi, l'enferme dans la vie intérieure, dans une position négative de défense tremblante, et lui enlève tout dynamisme dans la conquête de la masse déchristianisée. Laissons-là, dit-on, ces habitudes de temps de paix et de loisir, ces occupations de luxe pour oisifs spirituels, et allons à l'action, à l'action seule. Tout doit être subordonné, tout doit être sacrifié à l'action : agir c'est prier, c'est méditer, c'est élever son âme, c'est corriger ses défauts, c'est se rapprocher de Dieu. Le chrétien d'aujourd'hui est un homme d'action.

Rendons hommage à ce qu'il y a de généreux dans ce mouvement et aux accents passionnés qui en traduisent la vie. Je reconnais là le zèle qui est une passion, qui est un feu. Quand on a cette passion de Dieu au cœur, il semble qu'on ne pourra plus tenir en place dans son oratoire ; on ne pourra plus accepter que Dieu ne soit pas aimé, que son règne n'arrive pas sur la terre, que sa volonté ne soit pas faite, on ne pourra pas accepter que la Rédemption de Jésus-Christ, qui a coûté tant de douleur et de sang au Fils de Dieu, soit un fiasco et un avortement on ne peut pas accepter que les choses marchent comme si rien ne s'était passé, et que la terre continue à tourner comme si elle n'avait pas été arrosée du sang d'un Dieu.

On ne peut pas le supporter, et on part. Mais pour aller où, et pour quoi faire ? Pour donner au monde ce Dieu qu'il a renié ou oublié. Or, c'est un axiome de sagesse qu'on ne donne que ce qu'on a. La vérité et la vertu de Dieu, la grâce de Dieu, ce sont là des réalités spirituelles qui ne sont entretenues en nous que par la vie intérieure, par l'oraison, par l'ascétisme, par la discipline religieuse. Si l'homme d'action néglige de renouveler chaque jour ce trésor, il se trouve bientôt vidé de toute substance., et il devient, quel que soit son premier élan, ce que saint Paul a prévu : une cymbale retentissante, et d'autant plus retentissante qu'elle tient plus [6] de place et qu'elle est plus vide. C'est une loi contre laquelle on ne peut rien : il n'y a pas d'action possible sans vie intérieure et l'action est d'autant plus profonde et efficace que la vie intérieure est plus riche. On n'a qu'à l'apprendre l'école de saint Vincent de Paul, le plus intérieur des agissants et le plus agissant des spirituels.

Il faut donc rappeler cette nécessité de la vie intérieure aux chrétiens d'aujourd'hui, préoccupés d'action. Mais après l'avoir fait, il convient de comprendre que tout n'est pas à rejeter dans leurs réclamations, que notre temps ne ressemble pas au XVIIe siècle, qu'il requiert peut-être dans l'apostolat des méthodes nouvelles, et puisque une spiritualité est indispensable, il convient de fixer les grandes lignes d'une spiritualité d'action.

Or, c'est ici que saint Vincent me paraît tellement actuel que je n'hésiterai pas à dire qu'il a été providentiellement suscité pour préparer à notre temps la spiritualité dont il a besoin. Car toute sa spiritualité est essentiellement une spiritualité de l'action. Tous les thèmes de la spiritualité de Bérulle et de ce qu'on appelle l'*École Française* se retrouvent chez lui, si bien qu'il a pu paraître à quelques-uns qu'il n'était qu'un disciple. Mais tous ces thèmes, au lieu d'être point de départ de contemplation sont point de départ de l'action. Comme les autres spirituels, il insiste sur la nécessité du renoncement, du dépouillement ; mais, comme je viens de le dire, si le chrétien doit se dépouiller, c'est afin d'avoir les mains libres pour travailler. Et il en est ainsi de tous les principes de la vie spirituelle.

Saint Vincent part de l'homme. C'est dans l'homme qu'il aime Dieu c'est l'homme qu'il veut rapprocher de Dieu. La source de son admirable activité est non pas dans un principe métaphysique, mais dans la constatation douloureuse d'un fait temporel : *«le pauvre peuple des champs meurt de faim et se damne»* ; il faut donc lui apporter le pain et la vérité religieuse qui le préserveront de la mort temporelle pour le moment, et de la mort éternelle pour toujours. Comment les modernes pourraient-ils rêver un mouvement apostolique plus fondé sur *«le réel vécu»*, et plus détaché de toutes ces idéologies dont on nous dit qu'il faut se guérir définitivement ?

Prenons garde. Ce n'est là qu'un point de départ et nous allons rejoindre les principes les plus classiques et les plus exigeants de la vie intérieure. Cette oeuvre apostolique d'assistance et d'enseignement, ce n'est pas nous, à proprement parler, qui l'accomplirons. Nous, nous ne sommes rien, nous ne faisons rien ; c'est Jésus-Christ qui fait tout. Il sauve le monde, non pas une fois pour toutes, mais tous les jours et à tout instant ; entreprise gigantesque pour laquelle il a besoin de beaucoup de bras. Ces bras c'est nous-mêmes. [7]

De même que notre corps est l'instrument de notre âme dans toutes ses opérations, de même les membres du corps mystique du Christ, c'est-à-dire tous les chrétiens, sont les instruments du Rédempteur pour le salut du monde. C'est là, je crois, l'idée centrale de la spiritualité de saint Vincent. C'est chez lui surtout une doctrine sacerdotale, car c'est à des prêtres qu'il la présente tout d'abord. Jésus-Christ est le Souverain Prêtre, le seul prêtre, le seul être. De même que nous ne sommes que par la participation à l'Être de Dieu, de même le prêtre n'est prêtre que par la participation au sacerdoce de Jésus-Christ. C'est Jésus-Christ qui agit en lui et par lui. C'est pour cela que le prêtre au confessionnal ne dit pas : *«Jésus-Christ vous absout»* ; mais, parce que Jésus-Christ parle par sa bouche, il dit cette parole étonnante : *«Je vous absous.»* C'est pour cela que le prêtre au saint sacrifice de la messe ne dit pas : *«Ceci est le corps du Christ»* ; mais parce que le Christ parle par sa voix, il prononce cette parole bouleversante : *«Ceci est mon corps ! »*

Doctrine essentiellement sacerdotale, mais que saint Vincent applique aux Filles de la Charité, aux prêtres de sa Congrégation, aux chrétiens pieux qu'il dirige, et qu'il faut appliquer aujourd'hui à tous les apôtres laïques. Nous avons tous la mission de collaborer à l'action rédemptrice du Christ, et dains cette action nous sommes ses instruments, et il agit par nous.

Réalisons cette doctrine et réfléchissons. Mon intelligence, ma volonté, ma parole, mes mains sont les instruments du Christ. Primat de l'action, tant que vous voudrez; j'irai même jusqu'à dire : rien que l'action. Mais l'action de qui ? - De nous, pauvres déchets pauvres grains de poussière ? Non certes, mais action de Jésus-Christ par nous. Et vous voyez *les conséquences étonnantes de cette belle Doctrine.*

*Humilité.* Comment et pourquoi s'enorgueillir, quand on n'est qu'un instrument ? La belle chose que ce serait qu'un mulet qui serait fier de son bel harnachement, qu'une cognée qui se glorifierait des arbres qu'elle abat !

*Confiance.* Car si l'instrument n'a pas à se glorifier de la tâche qui est faite par lui, il ne doit pas se laisser décourager par les lenteurs et, par les déficiences de l'action ; ce n'est pas là son fait., s'il obéit.

*Obéissance.* L'instrument doit obéir à la main qui le conduit, être souple, maniable, malléable, mort, faudrait-il dire. La belle chose qu'un instrument qui voudrait avoir ses idées à lui, et conduire la besogne, au lieu de se laisser conduire.

*Adhérence totale à Jésus-Christ.* On dit du bon instrument qu'il est bien en main. Il n'est pas attaché à une main [8] par accident ; il est si bien adapté à cette main qu'il finie par faire partie, pour ainsi dire, de l'organisme qu'il prolonge. Le chrétien, instrument de Jésus-Christ, adhère intimement à Jésus-Christ, à ses états intérieurs, à sa volonté, à son amour, afin qu'on lui passe le plus pur et le plus profond du vouloir rédempteur du Christ, qu'il n'y ait pas un geste, pas un pli de l'acte qui ne reproduise exactement les gestes et les actes du Christ.

L'imitation de Jésus-Christ, si étroite qu'elle devient une sorte d'identification, voilà le terme de la spiritualité de l'homme d'action, instrument de Jésus-Christ. Peut-on imaginer une action qui se fonde plus intimement sur la vie intérieure, et peut-on imaginer une vie intérieure qui se réalise davantage en action ? C'est vraiment la spiritualité de l'action que notre époque désire et attend.

Mais il ne vous échappe pas que réaliser pleinement ce fait, que nous sommes les instruments de Jésus-Christ et rien que des instruments, et tirer de là les conséquences d'humilité, de docilité, d'obéissance, de renoncement, de confiance, d'adhérence à Jésus-Christ, c'est proprement la sainteté.

Nous voilà ramenés toujours au même point. Saint Vincent nous donne cette grande leçon, que pour résoudre aujourd'hui, comme il l'a fait de son temps, le problème social et le problème spirituel qui se posent à nous, il n'y a qu'un seul moyen : la sainteté. Tout. ce que nous pourrons faire en dehors de cette voie sera du fragmentaire, du provisoire, à moins que ce ne soit du gâchage et de la malfaçon. A la rigueur, avec des souteneurs médiocres, en temps de calme on peut conserver ce qui est, mais dans les temps troublés, on ne conquiert qu'avec de l'absolu. C'est la dureté de notre époque, et c'est aussi sa grandeur, qu'elle nous condamne à la sainteté. Demandons à Dieu, et demandons à saint Vincent de nous obtenir la grâce de le comprendre à fond, et. la grâce d'entrer dans les efforts de sainteté dont il nous a donné si magnifiquement l'exemple.

Ainsi soit-il.